

De mon humanité d'écrire

« Je pose en principe un fait peu contestable : que l'homme est l'animal qui n'accepte pas simplement le donné naturel, qui le nie [...] Mais en tant qu'il y a l'homme, il y a d'une part travail et de l'autre négation par interdits de l'animalité de l'homme. » (Georges Bataille, *L'Érotisme*)

Un enchâssement de lieux crée mon lieu de travail : en Brocéliande, dans la maison de vie, dans mon bureau, à mon bureau ; une mise en abyme qui me met en abyme. Un enfermement volontaire (le bureau) au cœur d'un lieu ouvert (la forêt) ; ça génère un sentiment d'isolement profond, d'hermitage intérieur, de retrait délicieux. Alors, quelque chose est là qui respire, tout près de la solitude du bureau, quelque chose d'enfoui dans la nuit et dans la forêt, qui fera le jour sur l'événement de la matinée ; c'est instinctif et sensitif. Recherché, le silence permet d'entendre les ultra-sons et les ultra-bruits émis en mon intérieur (c'y est grand bruit). Le fait d'écrire est insécurité mentale et sociétale (sinon sociale), alors rechercher une sécurité dans un entre-quatre-murs n'est ni une aberration ni un paradoxe, besoin est de la ressentir.

« L'existence de l'écrivain dépend vraiment de sa table de travail, en fait il ne lui est pas permis de s'en éloigner s'il veut échapper à la folie » (Franz Kafka).

Mi-quatre-murs mi-forêt, voici mon reclusoir, mon requoy, mon repaire. Aux solitaires, reclusoir ; *pource qu'en ce lieu de requoy, tout est plein de livres* (Clément Marot).

Dans l'entre-quatre-murs forestier, la bibliothèque. Quand l'écriture est en branle, la bibliothèque est en grand remuement : une pleintée de présences joyeuses s'activent : livres, auteurs, phrases, mots ; une sarabande sauvage plutôt désordonnée qui peu à peu pénètre le corps et remonte jusqu'à l'esprit, un peu comme le renard de Ted Hughes. Quelque-chose d'animal se passe. Alors sortir quelques livres des rayonnages, à l'instinct, selon ce qui est en cours d'écriture, en relire des passages, les laisser ouverts, posés ; les présences ont l'air d'oiseaux, leurs ailes de géants grand déployées sur mon bureau.

Je butine à l'intérieur de ces livres, leur pompe de l'énergie.

Travail d'innutrition, longuement, diligemment.

Mon bureau : son unique fenêtre ouvre sur la forêt, sur sa canopée. Si je lève les yeux, je perçois le lièvre, le chevreuil ou le corbeau ; l'horizon, le ciel ; la brume qui s'élève ; quelques lumières villageoises ; *peu à peu saisi par la majesté et le silence des bois*, j'entre en conversation muette avec tout ça. L'esprit se perd dans une douceur légère, puis se dilue dans l'espace du bureau. Le silence de la forêt me pénètre. « Ma réflexion me conduit à penser que le poète est quelqu'un qui est *appelé*. Appelé à travailler. Appelé d'en haut à travailler à un rythme soutenu » (Claude Minière).

Quand la brume s'élève des bois, cette impression d'une entité vivante, d'une sorte d'animal-monstre bienveillant qui vient m'envelopper, de puissance élémentaire. Quelque chose m'enchanté, et me favorise, et me transforme en animal-humain écrivant.

Entre stabilité du lieu et instabilité du fait d'écrire. C'est une tension calme, et protectrice. J'en ai besoin.

Le bureau, ainsi situé, donne l'impression d'un balcon en forêt. D'où j'aspire toute l'énergie animale de la forêt. Mais d'où j'observe le monde, de l'intérieur, même. Impression bien nette d'être à l'affût.

Immobile en ce lieu je recherche la jonction entre le vertical, ce qui me tombe dessus, et l'horizontal, ce qui passe devant ; à provoquer une étincelle issue du frottement de l'humain et de l'animal.

Être le plus loin possible du monde mentalement pour en être le plus près possible poétiquement. Fuir le monde civilisé pour entrer dans la forêt sauvage c'est entrer dans la forêt civilisée pour fuir le monde de « sauvages » civilisés. Les animaux sauvages craignent naturellement les hommes, je dois être un animal sauvage.

Écrire entre quatre murs au cœur de Brocéliande libère l'instinct brut de l'écriture, une grande fête de l'intellect animal, attentive au monde, et féroce critique.

Vers 4 heures du matin, j'entends l'appel de mon bureau et l'appel de la forêt : merlinades, hulotte en chasse, grommellements sangliers, rixes félines, brame du cerf, cris vulpins, aboi de chevreuil..., je l'attendais, ça perturbe le sommeil ; c'est doux et violent même. Il n'est pas question de se boucher les oreilles, non, il faut entendre l'appel. C'est épuisant, le sommeil en pâtit, mais excitant.

Écrire en accompagnant l'arrivée du jour est la manière de se connecter au monde ; je le sens monter en moi comme la sève monte dans le chêne au printemps. Chaque jour consacré à l'écriture est un bouleversement, « ne rien lire, ne rien écrire, qui ne soit

vérifié par la sensation, intime, d'un bouleversement » (Agnès Rouzier). Cette relation intime au jour qui vient et au monde avec lui. C'est parfait, les conditions sont réunies : je suis bouleversé par l'arrivée du jour. En état de perception permanente.

J'appelle les faveurs de l'écriture grâce à des rituels très ordinaires qui ont lieu dans mon bureau : thermos de café à ma droite, mug à gauche, France Info, Facebook, navigation, notes dans le carnet, bougies (l'automne et l'hiver), fenêtre ouverte (au printemps et l'été). Chaque jour écrire dans un de mes carnets est propédeutique, exercice spirituel, recueillement panthéiste, prière ; religieusement dans la tentative de connexion. Je m'approche du chantier, qui peu à peu s'ouvre. Pendant ce temps, j'en appelle à une métamorphose mentale pour entrer en état d'idéales sauvagerie et férocité pour écrire librement, je deviens animal d'écriture.

Écrire est un seul geste, séquencé. Il est l'action et le fini à venir simultanément prolongés en un infini cadré. Il y a un produit fini : avoir écrit ; qu'importe si le texte, lui, n'est pas achevé.

L'écriture est un mouvement futur, aventureux ; est ce qui va être écrit. Ça n'a pas encore lieu, ça va avoir lieu, là, céans, et cette tension en avant conduit l'acte. Écrire pour capter le futur proche, et plonger dans le lointain ensuite. Je fabrique des fantasmes d'aventureux d'écriture emmi la forêt, tant vaillant, disert et chevaleureux. C'est un peu nostalgique, soit, mais écrire est nostalgie : retour sur soi, retour en soi.

L'écriture m'attire vers un point obscur où elle me précède.

Séquences du geste : les carnets, l'ordinateur, les livres ouverts, les dictionnaires en ligne (Lexilogos, ATILF, DMF, Littré, Crisco...) ou papier (Le Robert...), le moteur de recherche Google ; une plongée totale dans le geste ; hyper concentré (on ne me dérange pas) : le poète est sauvagement connecté.

Pas à pas *je suis les rouages d'une phrase bien mieux que ceux d'une pensée* (Philippe Grand). A l'affût et en quête de la Phrase parmi les phrases qui affluent ; du mécanisme de la pensée plus que de la pensée elle-même, oui, exactement ça. Écrire obéit à une raison instinctive.

Il y a le pré-texte ; assavoir le mouvement d'ensemble qui génère le texte ; il n'y a pas de texte sans pré-texte, donc pré-texte est texte ; et c'est à quoi j'accorde le plus de soin.

Présentement, déployer une débauche d'énergie sauvage pour ne pas être un écrivain inoffensif. Élaborer une langue qui glose constamment le souvenir d'une pensée de

Bernard Noël, assavoir une syntaxe farouche qui rendrait les mots fauves et déchiquetterait la langue des domesticateurs de toutes farines. On ne m'enferme pas dans la cage du lecteur.

Ce qui se joue, qui m'est on ne peut plus vital, est mon isolement du monde : de ses tumultes et tracas mortifères. Pas de consolation dans l'écriture, pas d'enchantement ou de ré-enchantement, mais échappatoire ; critique ; pour supporter le monde.

Je me sens modifié par ce qui vient, l'écriture.

Au final, n'être plus rien, quand le texte est là ; un loup disparu dans une forêt de phrases.

Jean-Pascal Dubost
Mai-juillet 2020